

# FEUILLE OFFICIELLE

## DES ILES SAINT-PIERRE & MIQUELON

Paraissant le Jeudi de chaque semaine.

### PRIX DES ANNONCES :

UNE A SIX LIGNES. . . . . 3 fr.  
CHACQUE LIGNE AU-DESSUS. . . . . 0 fr. 40 cent.  
Les répétitions d'avis judiciaires, sans modifications, seront payées à raison de moitié du prix ci-dessus pour chaque ligne au-dessus de six.  
Les annonces doivent être remises, au plus tard, le mardi soir à deux heures.

### CALENDRIER

Jeudi 4. S. Charles.  
V. 5. S<sup>e</sup> Berthille. | L. 8. S. Godefroy.  
S. 6. S. Léonard. | M. 9. S<sup>e</sup> Eustolie  
D. 7. S<sup>e</sup> Amarante. | M. 10. S<sup>e</sup> Nymphé.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

UN AN. . . . . 15 fr.  
SIX MOIS. . . . . 8  
TROIS MOIS. . . . . 4  
UN NUMERO. . . . . 0 fr. 50 cent.

Pour les abonnements et les annonces, s'adresser au Chef de l'Imprimerie du Gouvernement.

### PARTIE OFFICIELLE

Par décision du Commandant de la colonie en date du 28 octobre dernier, un matelot de l'équipage du stationnaire a été préposé au gardiennage du Lazaret construit sur l'île aux Vainqueurs.

#### ILES SAINT-PIERRE ET MIQUELON.

#### AVIS.

Le public est informé que les rôles de l'impôt foncier, des contributions et des patentes, pour l'année 1870, sont déposés au bureau des fonds où les intéressés peuvent en prendre connaissance.

Ils devront, s'il y a lieu, remettre leurs observations jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre prochain.

#### AVIS D'ADJUDICATION.

Le jeudi 11 novembre 1869, à 1 heure de l'après-midi, il sera procédé en séance publique, dans le cabinet et par les soins de M. l'Ordonnateur assisté de qui de droit, en présence de M. le Contrôleur colonial, à l'adjudication en divers lots de la somme de 50,000 fr. en traites émises par le Trésorier-Payeur, sur le Trésor public à Paris, en remboursement d'avances faites par la caisse locale au service maritime.

Le cahier des charges de ladite adjudication est déposé au bureau de la Comptabilité des fonds, où chacun pourra en prendre connaissance tous les jours, aux heures ordinaires d'ouverture des bureaux.

### PARTIE NON OFFICIELLE

Le *Journal officiel* publie un décret impérial du 2 octobre qui convoque le Sénat et le Corps législatif pour le 29 novembre prochain.

Par décret en date du 27 septembre 1869, rendu sur la proposition de l'amiral ministre de la marine et des colonies, M. le contre-amiral de Dompierre d'Hormoy (Charles-Marius-Albert) est nommé directeur du personnel au ministère de la marine et des colonies, en remplacement de M. le vice-amiral Laffon de Ladébat, admis sur sa demande et par raison de santé à se démettre de ces fonctions.

Le *Journal de Bordeaux* nous fournit des détails sur le terrible incendie qui a dévoré de nombreux navires dans le port de cette ville.

Il évalue approximativement et sous toutes réserves la perte causée par cette catastrophe à vingt-cinq ou trente millions; puis il rapporte les faits en ces termes :

L'allège la *Sainte-Trinité*, appartenant à M. Boyer, maître de bateau, avait, dans la journée d'hier, chargé une très-grande quantité de caisses en zinc remplies d'huile de pétrole. Elle provenaient du magnifique steamer belge le *Comte-de-Hainaut*, qui avait jeté l'ancre vis-à-vis du débarcadère Sursol, à Bacalan, une ordonnance de l'administration du port interdisant à tout navire chargé de cette matière dangereuse d'entrer dans la rade avant d'en avoir opéré le déchargement.

*Six heures et demie.* — Vers six heures et demie, le patron de la *Sainte-Trinité*, se trouvait seul à bord avec M. Boisset, préposé des donanes. Celui-ci, obligé de signer une pièce comptable, demanda une lumière. Le patron se rendit à ses desirs.

Au même instant, une terrible explosion se fit entendre, on eût dit un parc d'artillerie faisant feu de tous ses canons. Les deux hommes affolés, éperdus, cruellement brûlés, se jetèrent à l'eau et furent assez heureux pour gagner la terre.

*Sept heures.* — Dès que nous entendîmes l'explosion, nous nous fîmes rapidement transporter sur les lieux du sinistre. La *Sainte-Trinité* avait rompu ses amarres et était entraînée par la marée montant vers la rade. Il était facile de prévoir les malheurs, qui malgré les plus louables efforts, n'ont pu être conjurés.

Nous suivions de terre le brûlot, car nous ne trouvons pas d'autre expression pour qualifier cette énorme masse incandescente qui descendait majestueusement le courant, lançant de tous côtés des torrents de flammes et de fumée. C'était navrant, mais superbe à voir.

Grâce à l'obligeance de MM. Grenier et Prevost, lieutenants de douane, qui nous ont offert une place dans leur embarcation, nous avons pu suivre pas à pas les péripéties de cet horrible drame.

*Huit heures.* — Au premier signal d'alarme un des steamers de la compagnie des *Hirondelles* se rendit à toute vapeur à la rencontre de la *Sainte-Trinité* et, après les plus dangereuses manœuvres, elle parvint à fixer une remorque à la chaîne de l'ancre de la gabare enflammée, et put ainsi la diriger et la faire échouer sur le banc de sable de Queyries. Cet échouement ne se fit pas sans peine. Vers huit heures et demie, la *Princesse Mathilde*, de la compagnie Dumeau et Heyrim, qui avait rapidement été mise sous pression, vint prêter main-forte à l'*Hirondelle*.

Ici se placent deux accidents qui ont failli avoir des conséquences fatales. La *Princesse Mathilde* dirigeant sa course au plus près de l'incendie, espérait noyer la gabare par le jeu

des ses puissantes aubes. Vaine tentative, qui n'eut d'autre résultat que de produire un commencement d'incendie à bord du steamer. Quelques seaux d'eau rapidement jetés parvinrent à l'éteindre, mais la *Princesse Mathilde* fut obligée de renoncer à sa hardie tentative.

Quelques instants après, l'*Hirondelle*, en contournant le brasier ardent quelle avait pour mission de diriger, eut son hélice engagée. Elle se trouvait à cinq mètres à peine du foyer; déjà les flammes léchaient les flancs de l'intrépide steamer; les personnes qui s'y trouvaient hélaient les embarcations pour se soustraire au danger; nous attendions palpitants le dénouement de cette situation critique, quand une rapide manœuvre le dégagait aux applaudissements de l'immense population qui se pressait sur les deux rives du fleuve.

*Neuf heures et demie.* — Vers neuf heures et demie, le bâtiment le *Monte-Christo*, muni d'une forte pompe, est arrivé sur les lieux du sinistre. Il s'est ancré au plus près de la *Sainte-Trinité*, et on a pu éteindre l'étrave qui supportait la chaîne de remorque. Un instant on a pu croire que tout danger était passé et un grand nombre de curieux s'étaient retirés. Les faits que nous venons de rapporter n'étaient malheureusement que le prélude du drame émouvant qui nous reste à décrire.

*Dix heures trois quarts.* — La gabare incendiée qu'on avait eu tant de peine à échouer sur le banc de sable de la pointe de Queyries, résista un moment. Comme nous l'avons dit, l'étrave à laquelle était fixée la remorque, protégée par la pompe du *Monte-Christo*, semblait offrir assez de résistance pour qu'on pût compter sur elle. Malheureusement, à l'approche du plein mer, la *Sainte-Trinité* fut soulevée, sa coque craqua, et comme la lave s'échappa du cratère d'un volcan, ainsi le pétrole enflammé se précipita sur la rivière. Les caisses en zinc, à moitié pleines, ressemblaient à d'immenses torches qui, entraînées par les courants dans les intervalles des navires amarrés bord à bord en attaquaient deux, trois à la fois, puis continuaient leur courses à la recherche d'une nouvelle proie.

*Minuit.* — Seize navires brûlent à la fois sur divers points de la rade. On dirait des phares gigantesques. Les mâts craquent, les cordages se tordent sous l'action des flammes. Les malheureux marins jettent par-dessus le bord leur linge, leurs effets les plus précieux. Ces objets sont reçus par d'intrépides sauveteurs qui, avec leurs voiles rapides, se jouent au milieu des flammes et semblent se multiplier pour porter des secours de tous côtés.

Plusieurs matelots et mousses se sont jetés à l'eau et ont été assez heureux pour gagner la terre à la nage. Des renseignements que nous avons pu nous procurer jusqu'ici, il ré-

Il n'y eut qu'aucun accident de personnes n'est à déplorer.

Deux heures. — L'incendie continue. Plusieurs capitaines, voulant éviter, ont accroché les navires voisins: de là quelques avaries sans conséquences sérieuses.

Onze heures du matin. — Les épaves brûlent encore; elles sont surveillées. Toutes les précautions sont prises, et s'il ne se produit aucune complication inattendue, on peut espérer qu'on n'aura pas à déplorer de nouveaux malheurs.

HORRIBLE SCÈNE A BORD DE LA *Lady Woodhouse*. — Ce bateau à vapeur quitta, samedi dernier, 11 septembre, Sainte-Catherine docks pour aller de Londres à Dublin. Malheureusement pour ses nombreux passagers, la cargaison se composait d'allumettes chimiques et d'huile de pétrole. Les tonnes de pétrole, mal arrimées, se défoncèrent dans la tempête du 12, qui assaillit le navire au milieu de la Manche, et l'huile mit le feu aux allumettes. En un instant le pont est enveloppé de flammes.

Heureusement, parmi les passagers se trouve un assez grand nombre de soldats, qui donnent la main aux marins et parviennent à maîtriser l'incendie. Mais toutes les cabines avaient été la proie des flammes, et les passagers, hommes, femmes et enfants, durent rester sur le pont pendant toute la durée de la tourmente. Après avoir chercher inutilement à atteindre Portsmouth, le capitaine parvint à se réfugier dans le port de Dungeness, non sans avoir éprouvé une seconde alerte; car les allumettes qui restaient à bord prirent feu une seconde fois. Ce second incendie fut maîtrisé plus facilement que le premier; mais les passagers furent si épouvantés des dangers qu'ils avaient courus dans cette effroyable tourmente, que la plupart refusèrent de rester sur le navire, que le capitaine finit par conduire à Portsmouth, où il alla se réparer.

Cet affreux accident de mer, dont les conséquences eussent pu être si graves, montre combien il est dangereux de ne point inspecter les cargaisons des bateaux à vapeur. Certains objets doivent s'exclure comme atteints d'incompatibilité d'humeur. (Liberté.)

La *Gazette des Tribunaux* annonce l'arrestation d'une bande de faux monnayeurs.

De nombreuses plaintes avaient, depuis quelque temps, été portées devant la justice par plusieurs débitants de tabac, marchands de vin, petits restaurateurs et propriétaires de crémeries domiciliés dans le neuvième arrondissement (Opéra). Ces commerçants exposaient que presque tous les jours de fausses pièces de dix fr. en or leur étaient passées par des hommes ou des femmes presque tous fort jeunes, et que leur langage ou leurs manières signalaient comme appartenant à la lie de la population.

Une enquête habilement dirigée par M. Clément, commissaire de police, assisté du service de sûreté, ne tarda pas à amener, l'arrestation d'un garçon boucher surnommé Canada, et qui, pris en flagrant délit d'émission d'une fausse pièce de 10 fr., aurait fini par avouer qu'il la tenait d'un individu surnommé le Bijoutier, qui l'aurait, disait-il, reçu lui-même d'un de ses amis surnommé le Mexicain, à qui l'aurait antérieurement donnée le fabriquant originaire de toutes ces pièces, désigné par ses acolytes sous le nom du Polonais.

A la suite de cet aveu, de nouvelles recherches ordonnées par M. Clément eurent pour résultat de mettre sous la main de la justice la bande toute entière de ces faux monnayeurs, composée de quatorze personnes dont voici, nous dit-on, la liste:

1° S..., dit le Bijoutier, la Marchande de cailloux, la Tante et Beaudry; on aurait saisi, dans le domicile de cet individu, des moules

et des outils servant à la fabrication de la fausse monnaie;

2° L..., dit le Polonais; ce serait lui qui, comme nous l'avons dit, aurait fabriqué les pièces; sur le produit de leur placement, il aurait en outre prélevé une retenue de 10 fr. et remis le surplus au bijoutier, qui, de son côté, après avoir retenu 2 francs par chaque pièce fausse lancée dans la circulation, aurait abandonné l'excédant au passeur.

3° G..., âgé de vingt-quatre ans; cet individu qui, au moment de son arrestation, aurait simulé la folie, ne serait pas, paraît-il, à son coup d'essai en matière de feinte aliénation; précédemment appelé, pour une autre cause, devant la justice, il aurait parlé et gesticulé de façon à essayer de faire croire qu'il ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés intellectuelles;

4° J..., surnommé Canada, se disant garçon boucher;

5° La fille Julia J...; 6° R...; 7° L..., vingt-trois ans; 8° C..., vingt ans; 9° L..., dix-neuf ans; 10° la fille Marie P...; 11° M..., vingt-trois ans; 12° la fille Blanche H...; 13° la fille Marie D...; 14° la fille Clémentine K... 15° N..., dit le Mexicain, vingt-cinq ans.

On évalue à 45,000 francs le total des dommages causés par cette fabrication et cette émission de fausse monnaie d'or.

Le *Pionnier*, de Calcutta, publie le récit très-curieux d'une nouvelle sottie qui a eu lieu cette année dans l'Inde:

Le 15 avril 1869, le frère d'une femme appelée Mussumat Rahusia, habitant un village situé à six milles de Sheolae, dans le district de Cawnpore, arriva dans ce village portant à Mussumat Rahusia la nouvelle que son mari, le brahmine Omeid-Tewarrée, venait de mourir à Mhow. La veuve montra une très-grande émotion et se mit à crier: « Sutt Ram! Sutt Ram! » Puis elle annonça l'intention de se brûler. Le pundit de la famille fut consulté; il fut d'avis de soumettre Mussumat Rahusia à une épreuve: « Mettez-lui, dit-il, la main sur une lampe allumée, pour voir si elle supportera la douleur. » La lampe fut apportée; la veuve mit sa main à la flamme jusqu'à ce que la chair fût noircie et crevassée. « Cela ne m'a point fait de mal, dit-elle, et je suis toujours prête au sacrifice. »

Les voisins s'assemblèrent en grand nombre, et beaucoup manifestèrent une grande appréhension des résultats qui pourraient suivre la sottie; même les membres de la famille de la femme déclarèrent qu'ils s'y opposaient, les suites pouvant être très-sérieuses. L'affaire en resta là tout le jour, la veuve tenait bon.

Le lendemain matin, elle partait avec quelques-uns de ses parents pour Bithoor dans le but de rendre les devoirs à son mari, quand le pundit la rappela en lui disant que la journée se montrait sous des auspices défavorables. Alors Mussumat Rahusia recommença à crier: « Sutt Ram! Sutt Ram! Je veux brûler avec mon mari. » Et ainsi toute la journée.

Pendant ce temps le peuple s'attroupait. Vers le soir, la future victime s'adressa à quelques zémidars, et les pria de lui prêter un champ pour le sacrifice. L'un d'eux, vaincu par ses supplications, lui dit: « Allons, je vais vous donner un champ, quelles qu'en puissent être les conséquences, et bien que beaucoup y trouvent du danger. » Les opposants diminuèrent ou se turent, et la foule, toujours croissante, vint présenter ses hommages à la sainte femme. On croyait à tort que le sacrifice aurait lieu immédiatement dans la soirée.

Le lendemain matin, un homme entra dans la maison au point du jour; il tomba à genoux devant la femme: « Maharini, lui dit-il, je suis aveugle, rends-moi la vue; tu peux faire des miracles, puisque tu vas te sacrifier. »

Mussumat Rahusia n'avait pas mangé depuis deux jours et n'avait bu que de l'eau du Gange; elle semblait épuisée. Elle pria les gens de la maison de préparer le bûcher et resta quelque temps sur le dos, respirant convulsivement.

Les amis la crurent mourante; le pundit, apercevant un vêtement qui avait appartenu au mari, pria le fils de la veuve de le porter à sa mère: « L'âme de Mussumat Rahusia, disait-il, soupire après son mari; sûrement, la vue de ce vêtement rappellera la mourante à la vie. » Le pundit eut l'air d'avoir raison.

A la vue du vêtement, la veuve porta violemment ses deux mains à sa poitrine, se leva, demanda des musiciens et s'informa auprès des zémidars si on lui avait trouvé un champ pour le bûcher. Le pundit, naturellement, trouva l'occasion d'adresser une homélie à ses paroissiennes:

« Peu de femmes, criait-il, aiment leur mari autant que Mussumat Rahusia aime l'habit de son époux. »

En ce moment, arriva le zémidar qui avait offert son champ la veille; il se déclara prêt à tenir sa promesse, ordonna qu'on coupât du bois et qu'on le portât à l'endroit du sacrifice. Les travailleurs ne manquèrent pas à la besogne; le bûcher fut construit; on en informa la veuve, qui s'attifa, mit ses plus beaux bijoux, et, sans perdre de temps, marcha ou plutôt courut vers le lieu de sa mort, suivie de deux ou trois cents voisins; les hommes venaient les premiers, les femmes ensuite, derrière, une bande de musiciens.

Arrivée au bûcher, la sottie (c'est le nom que prend en ce moment la veuve) monta tranquillement, croisa ses jambes sous elle, et pria son fils de mettre le feu. Ce fils, d'environ dix-huit ans, portait une poignée d'herbes à cette intention. Il ne se le fit pas dire deux fois et mit le feu. Les flammes montèrent; la sottie se leva à demi, sur quoi les spectateurs murmurèrent, mais la veuve se rassit immédiatement et fit comprendre par des gestes qu'elle ne voulait point échapper à la mort. Les assistants jetaient du nouveau bois sur le bûcher; la flamme augmenta, enveloppa et recouvrit la victime. Le sacrifice était consommé. Les spectateurs jetèrent des fleurs et diverses offrandes sur le bûcher, puis on se sépara. (Journal off.)

PROLES D'HABITUDES. — Le *Gazette de Pall Mall* nous donne des détails suivants sur les spécifics dont usent quelques-uns des plus célèbres chanteurs d'à présent pour entretenir leur voix:

Le ténor suédois Labatt mange deux concombres salés, et il prétend que ce légume, ainsi préparé, est souverain pour fortifier la voix; Sontheim se contente d'une prise de tabac et d'un verre de limonade fraîche; Wachtel avale un jaune d'œuf battu avec du sucre; Steger, le plus gros des ténors, boit le jus brun de Gambrinus; Walter prend du café noir, Niemann du champagne, Tichatchek du vin chaud de Bordeaux, préparé avec de la canelle, du sucre et du citron; le ténor Ferenczy fume un ou deux cigares, que ses camarades regardent comme du poisson.

M<sup>re</sup> Braun-Brini boit, après le premier acte, un verre de bière; après le troisième et le quatrième une tasse de café au lait, et quand elle doit chanter le grand duo de *Il-guénols*, du quatrième acte, une bouteille de Moët rose; Nauchbaur grignote des bonbons pendant la représentation; le baryton Rubsam boit de l'hydromel; Nitterwarz et Kinderman sucent des pruneaux; un autre baryton, Robinson, prend de l'eau de Seltz. Formis boit du porter. Le célèbre baryton Beck ne prend rien du tout et s'abstient de parler. Draxler fume du tabac ture et boit un verre de bière; un autre chanteur, le docteur Schmidt, suivant les circonstances, prend du

café ou du thé, un quart d'heure après de la limonade ou de l'hydromel. Dans les intervalles, il aspire une prise de tabac, et mange des pommes, des prunes ou un morceau de pain sec. »

Ces divers moyens peuvent avoir du bon, mais il en est un auquel la plupart de ces phénix du chant, jaloux de conserver leur voix, ne songent peut-être pas assez, si j'en crois le silence du journal anglais : C'est de ne pas crier en chantant. (Liberté).

## Pourquoi la mer est salée.

### I.

Je me souviens encore, après bien des années, du jour où cette question se présenta pour la première fois à mon esprit. J'étais assis sur la grève de Santa Magdalena. Placé au centre de la courbe grandiose du golfe de Gênes, ce village reflète dans les eaux bleues de la Méditerranée ses maisons peintes de vives couleurs et l'élégant clocher de son église. Ce jour-là, le soleil se levait radieux dans un ciel pur : toutes les barques de pêcheurs étaient au large, et l'on apercevait de loin leurs voiles blanches perler aux rayons du soleil.

En contemplant cet espace sans bornes, toujours mouvant, toujours scintillant, j'éprouvais ce sentiment vague et solennel de l'infini, que provoque toujours dans l'âme le spectacle de la mer.

Les pensées douces et mélancoliques s'égrenent alors une à une, fuyant les unes à la suite des autres ; l'esprit flotte dans une inconsciente rêverie, et le regard erre là-bas à l'horizon, indéfini, vague comme cette ligne fine d'argent qui sépare le ciel et l'eau.

De petites rides sur la mer, nées au loin, piquées d'une blanche lumière, venaient, cheminaient vers moi ; elles formaient bientôt entre elles un long bourrelet à la crinière bouillonnante et écumeuse. Puis le bourrelet devenait vague grondeuse, qui déferlait avec grand bruit sur les galets frémissants : toute cette masse d'eau imposante, fougueuse, s'évanouissait soudain à mes pieds, se résolvant en mille bulles clapotantes et mousseuses comme de l'eau de savon. Etranges phénomènes que cette pulsation, réglée par périodes sonores de la mer sur la plage, et cette disparition subite, toujours au même niveau, de la vague tout à coup domptée et docile !...

D'où vient-elle cette lame aux envoussures bleuâtres, couronnées d'argent ? Que vient-elle me dire et m'apprendre ? Peut-être, pensai-je, a-t-elle traversé le golfe de Lion, refoulée par les jetées de Cette ! Peut-être vient-elle de plus loin, des falaises nues et grises d'Alicante ! Peut-être encore, fatiguée, haletante des longues et incessantes agitations de l'Océan, après avoir baisé les rives brûlantes du Sénégal, traversé le détroit de Gibraltar, vient-elle déposer à mes pieds les sels qu'elle retient dans son sein, pour se reposer dans une métamorphose nouvelle ?

Enlevée sur les ailes des vents au haut des airs, à l'état de vapeur ténue, pure de tous les corps salins et organiques qui l'accompagnent, elle va voyager maintenant, pour la cent millionième fois sans doute, en vésicules légères, dans les grands nuages errants, vapeurs presque invisibles qui s'élèvent au-dessus de ma tête, et qui vont, infatigables pèlerins, visiter les froides régions du Nord !

Là, l'enveloppe gazeuse de ces gouttes d'eau se contractera sous l'étreinte du froid, et elles reprendront leur ancienne forme liquide. Déposées en perles de rosée, elles feront une petite halte sur les branches de sapins ou sur l'herbe des prés. Ou bien soudainement emprisonnées au contact des hautes cimes glacées, dans une robe de cristal diaphane, vraies chrysalides, les voilà attachées pendant longtemps en filigranes de neige aux flancs des ro-

chers, attendant, comme Andromède dans les chaînes, les baisers libérateurs d'un chaud rayon de soleil...

Libres le nouveau, chargées de quelques sels calcaires butinés en route, — peut-être d'un peu d'or en paillettes arraché à quelque mystérieux filon, — les voilà qui redescendent dans la verte vallée, où elles retrouvent des milliers de compagnes abattues par la pluie condensée par les vents. Toutes ensemble, elles regagnent, en se racontant sans doute leurs grands voyages, le torrent, puis la rivière, puis le grand fleuve, puis l'immense mer !... On y va reprendre sa petite part de sel, donner la nourriture à des myriades d'êtres qui en vivent pour recommencer bientôt une nouvelle fois ces pérégrinations circulaires et éternelles, tantôt océaniques, tantôt aériennes !

A peine ai-je pensé tout cela que déjà la voilà bien loin là-bas, cette goutte d'eau, sans qu'elle puisse entendre l'adieu probablement éternel que je lui envoie ! Car où la rencontrerai-je de nouveau, et comment la reconnaitrai-je jamais ?

Dans quel but ces voyages sans cesse répétés ?

Et ce sel déposé et repris, d'où vient-il ? Est-il enlevé aux couches salines du globe, ou bien au contraire la mer a-t-elle été salée de tout temps ? Combien de sel existe-t-il dans la masse de l'océan, et quelle est l'utilité de cette substance si profusément répandue ? N'eût-il pas été préférable que l'eau fût douce et limpide partout, au lieu d'être amère et salée ? Que de fois le matelot, entouré d'eau de tous côtés, ne s'est-il pas vu condamné à périr de soif en plein océan, par la plus ironique des privations !

Toutes ces réflexions, je les faisais assis sur la grève.

Et cependant, me disais-je, par ce que je sais déjà des choses de la nature, je ne puis douter d'un motif puissant à la salure de la mer ; cette salure doit avoir certainement sa raison d'être, sage et profonde. A nous de la chercher, à nous de la saisir.

Je vais essayer, cher lecteur, de répondre à quelques-unes de ces questions, que je me posais à moi-même lorsque j'étais assis sur la côte italienne ; elles m'ont toujours préoccupé depuis, jusqu'au jour où j'ai pu m'en donner une explication satisfaisante et que je vais essayer de vous transmettre.

Je vais pour cela vous proposer un voyage, et un voyage en Amérique... rien moins que cela ! Et, si vous le voulez bien nous prendrons, en nous embarquant, un petit bagage composé de deux grands verres, un thermomètre, un pèse-sel, et de quoi faire du feu et de la glace. Ce sera pour nous amuser en route à éclairer quelques-uns de ces problèmes.

### II

C'est entendu ! nous voilà partis par Saint-Nazaire et en route sur un des beaux steamers de la Compagnie Transatlantique, vers New-York... Les eaux sont belles, vertes ; l'air est pur. Plongeons notre thermomètre dans la mer, pendant que le navire gémit sous les coups d'hélice, et fait jaillir à sa proue mille gerbes étoilées et phosphorescentes qui peignent un large sillon lumineux à la surface de l'océan immense, et remarquons que la mer est plus froide que l'air.

Descendons dans la cabine, et plongeons maintenant notre thermomètre successivement dans les deux vases que nous avons emportés, et dans lesquels nous avons versé de l'eau de mer dans l'un, de l'eau à boire dans l'autre. Pendant que nous les faisons refroidir avec un mélange réfrigérant en même temps tous deux, notons successivement les indications du pèse-sel et celles du thermomètre. Les deux liquides se contractent et deviennent plus lourds.

Mais voici qu'arrivée à 4 degrés, l'eau

claire commence à se dilater, devient plus légère, après être arrivée à sa plus grande densité. Puis voici qu'elle se prend en glace par la surface d'abord, puis peu à peu jusqu'au fond, aussitôt que le thermomètre est descendu au-dessous de zéro.

L'eau de mer ne fait pas cette évolution. Elle continue à devenir de plus en plus lourde, se contracte, et ne présente de changements dans sa manière d'être que lorsque le thermomètre est descendu à 3 degrés au-dessous de zéro. A ce moment, des flocons de glace se forment au fond du vase, et remontent rapidement à la surface. Une tempête de neige en miniature se produit ; seulement, à l'inverse de ce qui arrive dans l'air la neige s'élève dans l'eau de mer. Le thermomètre se fixe à 2 degrés au-dessous de zéro.

Ainsi voilà qui est bien net : l'eau salée a besoin de 2 degrés de froid de plus que l'eau douce pour donner des indices de congélation. Donc, dans l'intérieur de l'océan, lorsque celui-ci arrivera à cette température, il s'établira une circulation verticale de couches glacées arrivant à la surface,

C'est évidemment dans les mers polaires que cette action sera fréquente, et ce mouvement de glaçons, — pur de tout sel marin, notez-le bien, — s'élevant du fond, causera un brassage puissant de toutes les couches et constituera la croûte de glace extérieure. Les eaux des mers polaires seront donc à leur surface peu salées, par rapport à leur fond qui le sera bien davantage.

Mais remontons sur le pont du navire. Comme la mer a changé de couleur ! Comme elle est d'un beau bleu ! Le capitaine nous annonce que nous sommes dans le *Gulf Stream*. L'eau paraît animée d'une vitesse plus grande, elle est moins salée. Le thermomètre accuse une température de l'eau plus élevée que celle de l'air, le contraire de ce qui avait lieu tout à l'heure.

Le *Gulf Stream*, que nous sommes en train de traverser, est un beau fleuve d'eau chaude qui coule au milieu de l'océan avec un volume d'eau plus grand que tous les fleuves du globe réunis.

Il a près de cinq kilomètres de profondeur, plus de neuf kilomètres et demi de largeur et plus de sept kilomètres de vitesse à l'heure.

Ce fleuve vient du golfe de Mexique, où il naît ; il a là une température égale à celle du sang humain (36 degrés). Il coule vers les régions froides, dispersant partout la chaleur qu'il a emmagasinée, distribuant des climats doux et tempérés à nos continents d'Europe, — à la France et à l'Angleterre surtout, — fournissant la vie à des myriades d'êtres qui pullulent dans ses eaux chaudes et pleines de vitalité.

Voici la nuit venue ! Elle est sombre et silencieuse : les étoiles brillent au ciel. Voyez comme la ligne qui sépare le courant d'eau chaude du reste de la mer est nette, claire et phosphorescente ! La chaleur qu'il contient, dit-on, est plus grande que celle qui sortirait d'un torrent de fonte incandescente de même volume, vomie par d'immenses et innombrables hauts fournaux ! NADIÉ.

(La suite prochainement).

## ÉTAT CIVIL.

### SAINT-PIERRE.

#### NAISSANCE.

28 octobre. — Basset Simon-Louis.

#### DÉCÈS.

31 octobre. — Enfant présenté sans vie.

### MIQUELON.

#### NAISSANCES.

1<sup>er</sup> octobre. — Arauzabé Céline-Marie.

4 — — Briand Théophile-François.

27 — — Briand Augustine-Emilie.

29 — — Bertiz Dominique.

30 — — Vigneau Marie-Véronique.

MARIAGE.  
 26 octobre. Benjamin Coste et Marie-Eugénie Coste.  
 DÉCÈS.  
 15 octobre. Enfant mort-né (sexe féminin).  
 15 — Enfant mort-né (sexe masculin).  
 15 — Enfant mort-né (sexe masculin).

## EPHÉMÉRIDES.

NOVEMBRE.  
 4. — 1493. — Découverte de la Guadeloupe par Christophe Colomb.  
 5. — 1691. — Le capitaine Groisie, commandant le corsaire la *Légère*, s'empare, avec 80 hommes d'équipage, d'un village défendu par plus de 300 soldats espagnols.  
 6. — 1827. — L'enseigne de vaisseau Bisson, ne pouvant plus défendre contre des pirates grecs son bâtiment, le brig le *Panayoti*, le fait sauter, en mettant lui-même le feu aux poudres (Archipel grec).  
 7. — 1805. — Le corsaire, le *Napoléon*, capture, après 72 heures de combat et de chasse, le corsaire anglais le *Diamant*.  
 8. — 1809. — Prise de 3 vaisseaux anglais de la Compagnie par les frégates la *Manche* et la *Vénus*, capitaine Dornaldeguy et Hamelin.  
 9. — 1810. — Prise du corsaire anglais l'*Industrie* par le *Figaro*, de Boulogne.  
 10. — 1691. — La frégate la *Normande*, commandant de Brach, s'empare d'une frégate anglaise.

## NOUVELLES MARITIMES

### PORT DE SAINT-PIERRE

#### BATIMENT DE L'ÉTAT.

ENTRÉE LE 30 OCTOBRE.

L'avis à vapeur l'*Estafette*, commandé par M. Poudras, lieutenant de vaisseau, venant d'Halifax.  
 Passagers: MM. Senès, écrivain de marine, et Ceccony.

#### BATIMENTS DU COMMERCE.

OCTOBRE.	ENTRÉES	VENANT DE
26. Charles-Tupper, charbon.		Sydney.
— Augusta, c. Sire, charbon.		Sydney.
27. Village-Bride, c. Michel, farine.		Nouvelle-Ecosse.
— Lucie, c. Gautier, charbon.		Sydney.
— Betsy, c. Jacquachoury, charbon.		Sydney.
— Levint, c. Macqueline, bestiaux.		Cap Breton.
29. Amateur, c. Joseph, div. march.		P.-Edouard.
EN RELACHE.		
27. Henriette, c. Georges, morues.		Grand Banc.
29. G.-R. Thide, c. Aide, morues.		baie de Fortune.
31. Ripple, c. Joseph, morues.		baie de Fortune.
— Charles, c. Thébault, morues.		baie de Fortune.
— Dorline, c. Jean-Rose, morues.		baie de Fortune.

OCTOBRE.	SORTIES	ALLANT A
26. City-Auch, c. Beaufils, lest.		Miramichi.
27. Crannola, c. Fraser, lest.		Sydney.
— Haro, c. MacLeod, lest.		Sydney.
29. Charles-et-Marie, c. Philippe, avec 191,678 kil. morue sèche, ch. par MM. P. Boitard, P. Beauteemps, v <sup>e</sup> F. Lepomellec, Ed. Thomazeau, Lemoine, P. Beauteemps, Beust père et fils, E. Levilly et C <sup>ie</sup> , C <sup>ie</sup> G <sup>ie</sup> Transatlantique.		Martinique.
30. Village-Bride, c. Michel, lest.		Sydney.
— Highlander, c. Whitte, lest.		Margaree.
— Annie, c. Isiah Rude, lest.		Sydney.
NOVEMBRE.		
2. Mary-Hart, c. Niellet, lest.		Sydney.
— Harmony, c. Mac Kay, lest.		Sydney.
— Barves, c. Mac Donald, lest.		Sydney.
— Espérance n <sup>o</sup> 2, c. Laty, avec 900 kil. morue sèche, 31.750 kil. huile de morue, 2,603 kil. flétans,		Granville.

7,522 kil. flétans, 350 kil. capelan, 100 kil. saumon, 7,000 kil. issue de morue, 3,162 kil. cuir vert, 1,366 kil. cuir, 300 kil. hameçons, 1602 kil. fûtin, 1,000 kil. ligne, 22 morceaux de planches, 12 balais, 2 moulins à café, 6 sceilles, ch. par M. Lefrançois.

Lorsque nous écrivions notre dernier bulletin, mercredi dernier, nous étions loin de penser que le lendemain nous aurions à enregistrer de nouveaux sinistres maritimes.

A dix heures du matin, le 27 octobre, les vents étaient au S.-S.-E., jolie brise, temps un peu couvert, mais sans que rien indiquât un coup de vent sérieux; le baromètre était à variable ou à peu de chose près.

A midi le temps était très-sombre; tout le S.-E. était, non pas embrumé, mais chargé de gros nuages gris et paraissant très-rapprochés de la surface des terres. Vers une heure de l'après-midi les baromètres ont marqué une tendance notable à baisser; le vent était passé à l'E.-S.-E. et avait fraîchi de beaucoup. Enfin vers trois heures de l'après-midi il soufflait en tempête, la hauteur barométrique, à ce moment, était de 745 mm.

De 6 heures à 7 heures du soir, il y eut une espèce d'accalmie de peu de durée; et le vent, alors à l'E. franc, se reprit à souffler de plus belle.

La mer était déjà très-grosse; et dans le Barachois quelques goélettes avaient un peu chassé.

De neuf heures à dix heures et demie, l'ouragan était dans toute sa force. La mer passait de plus de cinquante centimètres sur les quais; les bâtiments mouillés dans le port chassèrent presque tous, et plusieurs d'entre eux ont eu des avaries, mais légères, par suite d'abordages: une seule goélette étrangère, le *Village Bride*, amarrée à quai, fut obligée de se laisser dériver, pour éviter d'être brisée sur la muraille cimentée qui fait parement au quai; elle est venue s'échouer près de la cale dite de l'Américain, et à l'est. Ce bâtiment n'eût probablement pas souffert, si, dès le principe, il se fut halé au large; mais le coup de vent avait pris si subitement qu'il était déjà trop tard lorsqu'on largua les amarres; encore le capitaine a-t-il dû s'estimer heureux d'avoir pu échouer à l'endroit où le vent, qui avait sauté au S.-O., l'a jeté.

Le *Village Bride* a eu son côté de babord assez gravement avarié; l'étaupe des coutures était entièrement sortie; il lui faudra changer deux bouts de préceinte et deux autres bouts de bordage écrasés: le navire était plein d'eau le lendemain matin; et on a été forcé de vendre aux enchères son chargement composé entièrement de farine.

En même temps, et à peu près au même moment, c'est-à-dire vers dix heures du soir, le *Saint-Joseph*, de Bordeaux, capitaine Hervey, mouillé en rade sur trois ancres, avec bonne longueur de touée, était emporté à la côte; deux bateaux pilotes, l'un commandé par le nommé Yvon, l'autre par le nommé Coudray, avaient le même sort; les autres navires sur rade ont pu, par des circonstances dépendant, au moins en partie, du hasard, échapper à la tempête.

Mais le *Saint-Joseph*, le lendemain matin, ne présentait plus qu'un amas confus et informe de débris de toutes sortes; le navire était chaviré complètement, la quille en l'air; la mâture misaine était en deux morceaux, l'un à terre en dedans de la coque; ou plutôt du quart de coque restant encore lié, l'autre du côté du large retenu par un bout d'étai engagé entre les membres: le petit mât de d'hune, le petit mât de perroquet, deux ou trois vergues et le grand mât ont été sauvés à peu près intacts.

Quant aux bateaux pilotes que malgré leur bon et solide amarrage, la violence du vent avait jetés sur les rochers du nord de la rade, c'est à peine s'il restait assez de débris pour constater leur naufrage.

La mer était affreuse en rade; de longtemps, du reste, on ne l'avait vue se briser aussi violemment sur le rivage. C'était au point que l'équipage du *Saint-Joseph*, réfugié sur le flanc du navire, bien qu'il ne fut séparé de la terre que par une distance de sept à huit mètres, et abrité par la coque du navire, n'a pu se sauver que plus de trois quart d'heure après l'échouage, en profitant d'une embellie.

A dix heures du soir, le baromètre était descendu à 731; une demie heure après, lorsque les vents sautèrent au S.-S.-O.; la hauteur barométrique était de 734; puis quelques instants après, de 732; il y eut donc à ce moment une sorte d'oscillation qui fit craindre le vent de N.-O.; cependant la tempête était terminée ou à peu près; pendant le reste de la nuit, forte brise de S.-O., de O. et même de O.-N.-O., puis le vent se fixa au O.-S.-O. jusqu'au lendemain.

Il paraît qu'à cette heure, le même jour, l'*Estafette*, alors faisant route pour Saint-Pierre, étant partie le mardi d'Halifax, après une assez belle journée, avait très-forte brise de N.-O. avec grosse mer; une embarcation lui a été enlevée: c'est la seule avarie que ce bâtiment ait éprouvée.

Depuis, la direction du vent s'est presque toujours maintenu de l'E.-S.-E. à l'E.-N.-E. et au N.-E. mais avec faible brise.

A. P.

#### HEURES DES PLEINES ET BASSES MERS

à Saint-Pierre

Du 4 au 10 novembre 1869.

DATES	PLEINES MERS		BASSES MERS	
	MATIN	SOIR	MATIN	SOIR
NOVEMBRE.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
Jeudi 4	8 03	8 23	2 20	2 42
Vend. 5	8 45	9 06	3 03	3 25
Sam. 6	9 27	9 49	3 46	4 00
Dim. 7	10 11	10 33	4 30	4 35
Lundi 8	10 55	11 18	4 52	5 14
Mardi 9	12 43	00 09	5 38	6 04
Merc. 10	00 38	01 10	6 31	7 02

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

Faites à l'Hôpital maritime de Saint-Pierre, du 27 octobre au 2 novembre 1869.

DATES	HAUTEUR DU BAROMÈTRE en millimètres.		TEMPÉRATURE EXTÉRIEURE au nord et à l'ombre.		TEMPÉRATURE.		DIRECTION du VENT.	FORCE du VENT.	ÉTAT GÉNÉRAL DU CIEL.	PHÉNOMÈNES DIVERS.
	10 heures du matin.	4 heures du soir.	10 heures du matin.	4 heures du soir.	maximum.	minimum.				
27	756	739	8 0	9 0			S.-E.	6	Nimb.	G. V. de S.-E. l'après-midi. H. B. minima 727. (Saute de vent au N.-O. à 11 h. 30 S. — Pluie 7. Grains. — A. B.
28	729	746	10 0	9 0			N.-O.	4	Nimb.	
29	759	759	7 0	8 0			S.-O.	3	Nimb.	
30	753	752	10 0	9 5			S.	1	Nimb.	
31	755	755	9 5	8 5			N.-E.	3	Nimb.	
1 <sup>er</sup>	755	756	8 5	9 0			N.-E.	2	Nimb.	Pluie. Brume.
2	759	760	8 5	5 5			N.-E.	2	Nimb.	